

**point de vue**



Sculptures en résine et peinture acrylique.

Ci-dessus: Yéko XVI (2006), 118 x 92 x 27 cm. À droite: Yéko VII (2002), 114 x 25,5 x 20,5 cm.



**La Vénus de Brown** par Eric Troncy

Résistant à la surenchère de spectacle encouragée par le marché de l'art, les sculptures de Don Brown, menues et délicates, hissent la femme contemporaine ordinaire sur un piédestal.

Don Brown a entrepris de ne plus représenter que son épouse. Des sculptures plus petites que le sujet lui-même, de moitié ou de trois quarts. L'effet est immédiat : on a envie de protéger ces figurines, qui semblent comme pétrifiées dans la blancheur immaculée qu'elles arborent.

Le visiteur attentif des foires d'art contemporain aura peut-être remarqué, ou bien inconsciemment enregistré, sur les stands de la galeriste londonienne Sadie Coles, une présence curieuse, tranquille et intrigante. Celle d'une petite femme parfaitement blanche, dont le calme, le naturel et la fragilité contrastent avec le vacarme, la polychromie extravagante et souvent la violence des œuvres contemporaines. Inconsciemment, ou plus consciemment, ce visiteur attentif aura noté la présence de Yoko.

C'est elle qui, depuis 1990, est le "sujet" principal et quasi exclusif du sculpteur Don Brown, Anglais de quarante-cinq ans qui réside à Londres. Sculpteur qui se trouve aussi être son mari, à ce qu'on en sait à ce jour, car la littérature est rare au sujet de cet artiste qui, pourtant, travaille depuis plus d'une dizaine d'années, et ce défaut de littérature en dit long, finalement, sur l'extraordinaire évidence de son œuvre. Ce travail minutieux et peu bavard, au regard de tant d'autres, a su s'imposer avec une patience aujourd'hui anachronique, dans ce qui semble rétrospectivement être une volontaire économie d'informations.

**Blancheur immaculée.** Don Brown s'est tout d'abord choisi lui-même comme le modèle de ses sculptures. Invariablement intitulées *Don*, elles firent l'objet de sa première exposition personnelle chez Sadie Coles en 1997 et déjà étaient de moitié plus petites que nature. Don s'y représentait dans la banalité parfaitement non héroïque d'un homme du *XX<sup>e</sup> siècle*, loin des modèles triomphants de la statuaire antique que l'on a parfois convoqués à son sujet. Puis il a entrepris, il y a presque dix ans, de ne plus représenter que son épouse. Comme les sculptures dont il était le sujet, celles consacrées à Yoko sont plus petites que le sujet lui-même, de moitié ou de trois quarts. L'effet est immédiat : on a envie de protéger ces figurines que l'on toise, et qui semblent comme pétrifiées dans la blancheur immaculée qu'elles arborent généralement – celle d'une fine résine acrylique qui restitue à la perfection la précision maniaque avec laquelle elles sont sculptées. Car comme le laisse percevoir leur petite taille, elles ne peuvent avoir été moulées sur l'original, et ne sont donc que le fruit d'un patient travail : en cela encore réside leur singularité dans le paysage manufacturé de l'art de notre époque.

Comme les statues égyptiennes dont la longueur d'une robe, la forme d'une coiffure ou la manière de représenter les yeux permettent la datation, ce ne sont que quelques accessoires qui inscrivent Yoko dans une éventuelle temporalité : la forme d'un bikini, une paire de platform shoes, une coiffure, une robe. *Yoko IX* (2004), hiératique, frontale, dans une longue robe qui lui colle au corps, un bras plié vers le haut, ressemble d'ailleurs à une image générique de ces statues égyptiennes, tandis que, juchée sur des talons aiguilles, les bras le long du corps et la cassure de la taille marquée par un léger déhanchement, *Yoko II* (2002) évoque les *Big Nudes* d'Helmut Newton. Réduit à un seul personnage, à une seule couleur et à peu d'accessoires, chaque décision, chaque variation de la pose, chaque détail prend une signification dramatique : Yoko évolue devant nous dans un



Голо X/ (2004), 74 x 64 x 81 см.



Голо XIV/ (2006), 118 x 32 x 27 см.

Yoko est parfois surélevée par des talons compensés, redoublant le procédé de mise à distance avec le sol. L'attitude est étonnamment naturelle : une femme, les mains sur les hanches, assise, droite, dans une forme de simplicité que ne connaît plus la photographie de mode.

ralenti absolu. Don Brown semble vouloir les produire à un rythme déterminé, quelques sculptures chaque année, tout au plus, dans un laborieux processus d'enregistrement du temps qui passe.

Pour autant qu'elles représentent la figure humaine, les sculptures de Don Brown sont sans équivalent dans l'histoire de l'art contemporain. Blanches, celles de George Segal étaient à l'échelle humaine et réalisées dans un plâtre rudimentaire très éloigné de la qualité de détail que restituent celles de Brown. Minutieuses elles aussi, celles de Duane Hanson étaient aussi à l'échelle naturelle, et renvoyaient de par leur accoutrement une vision bariolée de l'univers pop qui les avait vues naître, au tournant des années 70. Affranchies du vêtement, et présentant des corps à l'échelle humaine dans une parfaite nudité, les sculptures hyperréalistes de l'Américain John de Andrea, elles aussi apparues dans les seventies, fascinaient pour leur pouvoir d'imitation des qualités plastiques de la peau. Figées dans la légèreté fragile et immaculée de leur production en résine blanche, celles de Don Brown n'ont que l'extravagance de leur précision et de leur taille réduite pour affronter le regard. Les codes de la sculpture classique, distribués avec parcimonie, rappellent combien il s'agit d'un exercice : un socle sur lequel se tient le modèle, dans *Yoko X* (2004). De petits piédestaux sur lesquels Yoko est parfois surélevée par des talons compensés, redoublant le procédé de mise à distance avec le sol. En contrepoint de ces codes, l'attitude est étonnamment naturelle : une femme contemporaine, les mains sur les hanches, assise, droite, dans une forme de simplicité et d'évidence que ne connaît plus la photographie de mode – et de fait, la dimension photographique de ces sculptures frappe immédiatement.

**Femme du *xx<sup>e</sup>* siècle.** D'aucuns auront voulu voir dans l'œuvre de Don Brown un hommage vibrant à sa femme, une forme exubérante de déclaration d'amour permanente – et pour tout dire un peu naïve. Elle m'apparaît avoir une tout autre dimension, plus imprégnée de violence et d'inquiétude. La banalité, en effet, du modèle (comment le qualifier autrement qu'en évoquant à son sujet "une femme du *xx<sup>e</sup>* siècle" ?), le soin apporté à ce que rien ne perturbe cette vision générique, la tranquillité déconcertante de ses expressions et de ses poses ressemblent à la menace permanente d'une banquise contre laquelle on viendrait s'échouer – avant de sombrer. La présence de ces sculptures dans l'ensemble cosmopolite des œuvres d'art contemporaines (dont elles ne prétendent pas se démarquer radicalement, mais mettent en œuvre ce qu'il faut pour s'en différencier) inquiète le regard habitué aux vaches découpées de Damien Hirst, aux machines à excréments de Wim Delvoye ou au pape écrasé de Maurizio Cattelan. Mais ce recours à la simplicité, à la nudité, n'a rien à voir avec le cynisme dont fit preuve Robert Altman en faisant défiler des mannequins nus dans un semblant de show de prêt-à-porter. Il paraît évident, au contraire, que le sublime est le but que Don Brown veut poursuivre, et qu'il n'entend user d'aucun subterfuge pour y parvenir. Notre inquiétude face à ses sculptures signale peut-être qu'il n'est pas loin d'avoir atteint son but.



Yoko X (2004), 106 x 37 x 36 cm.



Yoko XI (2004), 74 x 64 x 81 cm.